

Des gens qui s'en soucient encore du *vox populi*, ce sont les députés eux-mêmes. Quand vous les voyez se lever en Chambre et débiter un interminable discours, sur l'air d'un vieux notaire récitant un testament, c'est le *vox populi* qui est visé et nullement l'opinion de ses collègues, qui ne l'entendent certes pas, du fond de la tabagie où ils se sont, pour la plupart, réfugiés.

Ce que l'orateur d'occasion désire seulement, c'est que le Hansard reproduise ses oraisons et qu'il se charge ensuite de les mettre en brochures, puis de les distribuer généreusement aux quatre coins de son comté, pour le plus grand orgueil de ses électeurs. Et chacun y va ainsi de son petit verbe de gloire.

Pauvre littérature parlementaire ! Je puis la résumer presque toute en un seul mot : *therefore*. Combien de fois cette locution se présente-t-elle au cours de la phrase ? Je renonce à en faire l'addition, je sais seulement que le chiffre est énorme.

Cependant, *therefore* a un concurrent sérieux. C'est : *my honorable friend*. Ceci au moins offre un côté plaisant, car, dans la chaleur de la discussion, il est typique d'entendre ces mots d'amitié respectueuse se heurter constamment, sur les lèvres, avec les mots blessants, les allusions malignes, les démentis plus ou moins polis. Le contraste, comme vous le voyez, ne manque pas de pittoresque.

Rien de tel comme ces généreuses aménités pour accrocher l'attention. Tout le monde, la galerie aussi bien que la députation, est ravi de la diversion dans la monotonie d'un exposé de chiffres, par exemple, et c'est heureux, car, ces passe d'armes entre deux "honoraux amis," prêts à s'arracher les yeux faute de cheveux souvent, soulèvent de son dodo, une droite somnolente. Puis, quand les situations se corsent, chaque côté se redresse prêt à applaudir son lutteur. Les battements de mains ne faisant pas assez de bruit, on claque bruyamment le couvercle de son pupitre. Les *hear ! hear ! order, order*, se croisent dans toutes les directions, à propos de tout, à propos de rien. Que va-t-il advenir, grand Dieu ! Soudain un des deux adversaires s'échappe d'une situation dangereuse par une saillie ; la Chambre,

détendue du coup, se met à rire comme une petite folle.

L'orage ne laisse déjà plus de traces. . . .

J'ai eu le désir vif de promener ma rage de psydrologie jusqu'au Sénat.

M. le président de la Chambre, à qui je communiquai ma louable intention me donna cet avis précieux :

—Soyez au Sénat à trois heures précises — moment de l'ouverture — car à trois heures et cinq minutes, on ajourne.

Je répétais quelques instants plus tard, ces paroles à un groupe de sénateurs.

—C'est nous qui sommes les maîtres, s'écria, avec un geste de superbe dédain, le sénateur Dandurand, et dès demain, je propose qu'on ajourne le Sénat jusqu'à fin de mai.

Et ils ont ajourné. Ce qui fait que je n'ai pas d'impressions à vous communiquer sur leur compte.

* *

De tous les édifices parlementaires, celui qui m'attire et me retient davantage, c'est la Bibliothèque. Retraite délicieuse, oasis savoureuse où l'on voudrait passer le plus de sa vie possible.

Le livre, n'est-ce pas le meilleur ami, le moins égoïste, le plus constant, celui qui ne se blesse jamais d'un délaisement, que vous retrouvez toujours souriant et tendre, sérieux ou gai, bon et serviable comme vous l'aviez laissé ? Sans arrière pensée, il vous donne la science qu'il possède, la sympathie qu'il vous faut, et si vous savez être sage, il vous consolera de tout. . . .

Les bienfaits d'une bibliothèque, se peut-il qu'on puisse les mésestimer ! C'est au milieu des livres, dont la seule vue inspire dans cette atmosphère sympathique, que j'ai appris la mort du projet de la bibliothèque publique de Montréal. Et j'ai songé, l'âme un peu triste, aux rétributions terribles que prépare forcément cet esprit d'étroitesse et d'intransigeance. Ah ! nos édiles se sont taillé là de belles verges qui nous donneront un jour mal à leurs épaules.

On pourra difficilement me persuader que M. De Celles et son assistant, M. Sylvain, n'ont pas été créés et mis au monde pour être des bibliothécaires.

On doit naître bibliothécaire comme on naît poète. C'est une vocation cela, car, pour occuper cette fonction, ce n'est pas tout de posséder le savoir, il faut, de plus, joindre la courtoisie, l'obligeance et la belle humeur.

On comprend encore mieux l'avantage de ces qualités par le contraste frappant qu'offre, à cet égard, le bibliothécaire anglais.

M. Griffin se sert des livres qu'il a autour de lui — en cela il n'a pas tort — pour y puiser les renseignements dont il a besoin pour ses articles dans les magazines anglais. Pourquoi voudrait-il enlever ces privilèges à ceux qui y ont autant de droits que lui ?

M. Griffin oublie un peu trop que la Bibliothèque du Parlement est la chose publique, subventionnée par le public, dont il n'est, en somme, que le serviteur. Lors donc que les personnes qui fréquentent la Bibliothèque n'ont pas l'heur de lui plaire, il doit imiter la sagesse de ceux et de celles qui ont le désavantage de le voir : les tolérer et garder pour lui seul ses antipathies.

La lectrice naïve va sans doute croire que le gouvernement mettra bon ordre à cet état de choses dès qu'il en sera averti ; elle commet là une grave erreur.

Les libéraux sont de bons zigs qui, pour suivre de trop près la maxime évangélique : faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fut fait à vous-mêmes, traitent leurs adversaires avec les plus grandes considérations.

Ceux-ci auraient bien tort de désirer le pouvoir, ils en ont tous les agréments — les faveurs — sans les ennuis de la critique. A eux, les augmentations d'émoluments, la plus riche province, la meilleure place au râtelier.

Ceux qu'il faut blâmer, ce ne sont point les ministres comme les libéraux qui n'emploient leur influence que pour forcer les gouvernements à placer M. Un Tel — bleu comme la poule à Simon — parce qu'il est le cousin de son beau-frère, ou qui fera doubler le traitement de tel fonctionnaire civil — conservateur aussi — parce que celui-ci manifeste l'intention d'épouser sa fille, — ce qui, entre parenthèses, est plutôt une excuse qu'une raison.

Quelqu'un, l'autre jour, reprochait devant moi, à un député, d'avoir